

La suggestion était — et est toujours — à proscrire parce qu'elle forçait la jouissance de l'analysant. Mais ici, il s'agit de penser la possibilité d'un lisible à quoi se dévouent l'analyste et l'analysant, la possibilité d'un lisible sans sacré, sans un Dieu écrivain. Et ce qui reste peut-être de la croyance en une écriture possible du Réel, ce n'est pas la croyance en une garantie, mais une suggestion, venue du langage que nous avons été habitués à parler, que le Réel puisse s'écrire, sans que nous sachions bien de quel point de cette habitude est apparue cette suggestion que nous avons.

Nouvelles remarques sur la suggestion

Christiane Lacôte

A plusieurs reprises, dans le séminaire *Le moment de conclure*, Lacan nous alerte : « Ce que j'ai appelé le rhéteur qu'il y a dans l'analyse – c'est l'analyste dont il s'agit – le rhéteur n'opère que par suggestion. Il suggère, c'est le propre du rhéteur, il n'impose pas d'aucune façon quelque chose qui aurait consistance et c'est même pour cela que j'ai désigné de l'ex ce qui se supporte, ce qui ne se supporte que d'ex-sister... L'inconscient, dit-on, ne connaît pas la contradiction, c'est bien en quoi il faut que l'analyste opère par quelque chose qui ne fasse pas fondement sur la contradiction. Il n'est pas dit que ce dont il s'agisse soit vrai ou faux. Ce qui fait le vrai et ce qui fait le faux, c'est ce qu'on appelle le poids de l'analyste et c'est en cela que je dis qu'il est rhéteur ». (15 novembre 1977)

Ce que je voudrais essayer de dire, c'est que ce texte, qui vient à la suite de nombreux autres, en constitue comme la limite. Non comme une limite reculée à l'infini. Il me semble que dans ce court paragraphe Lacan indique quelque chose, un lieu et un temps où le langage se tient d'être lié à l'écriture de ce qu'il appelle la lettre. Bord du réel – sans doute, peut-être — en tout cas ce que Lacan énonce dans ce texte peut se lire comme l'énumération attentive des trous auxquels un sujet a affaire dans le noeud borroméen, et particulièrement dans ce séminaire, à la béance qu'il y a entre imaginaire et réel,

béance telle que se pose la question du mode et de la possibilité d'un lien entre symbolique et réel.

Dans ce dernier séminaire, comme dans le précédent, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, « conclure » ne me semble pas à rapprocher avec autant d'évidence du « moment de conclure » inscrit et posé dans *Le temps logique*. Malade, proche de la fin de sa vie, Lacan, me semble-t-il, nous transmet un vigoureux testament où il ouvre tous les mots sur lesquels nous pourrions faire de la philosophie, c'est-à-dire sur lesquels nous pourrions faire *consister* des différences. Ainsi les jeux de mots sur vérité et « varité » dans *L'insu*, et cette méditation qu'il nous invite à faire sur l'évidement du « Y-a de l'un » quand on le propose sur le mode d'un il y a de « l'une-bévue », pour relire l'Unbewusst de Freud. Cependant, Lacan n'en fait pas commentaire, comme le feraient des philosophes qui concluraient longuement sur ces rapprochements de mots, à la manière des étymologies heideggeriennes. Lacan n'en tire pas plus de sens que d'insensé. Il transmet un certain nombre de trouages conjugués par des nouages. De quelle manière? Car un trou, c'est difficile à définir et donc à compter, quand on ne veut pas tomber dans un romantisme de l'abîme. Il nous dit, dans le séminaire *L'une-bévue*: « Il n'y a qu'une seule façon, jusqu'à présent, en mathématiques, de compter les trous: C'est de passer par, c'est-à-dire de faire un trajet tel que les trous soient comptés. C'est ce qu'on appelle le groupe fondamental. C'est bien en quoi la mathématique ne maîtrise pas pleinement ce dont il s'agit » (18 janvier 1977). Il me semble alors que l'on puisse lire ces deux derniers séminaires comme ces trajets mêmes, comme un dernier rigoureux et émouvant parcours. Émouvant, parce qu'on y voit le courage de cette pensée qui, jusqu'au bout, continue de se cogner contre un mur, un mur bien particulier, celui dont il parle dans *L'Une - bévue...* le 8 février 1977: « Un mur, bien sûr, de mon invention. C'est bien ce qui m'ennuie. On n'invente pas n'importe quoi. Et ce que j'ai inventé est fait en somme pour expliquer, — je dis expliquer, mais je ne sais pas très bien ce que cela veut dire — expliquer Freud. » Lacan affirme alors qu'il ne trouve pas trace chez ce dernier de cette butée: « ça ne veut pas dire que Freud ne se tracassait pas beaucoup, mais ce qu'il en donnait au public était apparemment de l'ordre d'une philosophie c'est-à-dire qu'il n'y avait pas... j'allais dire qu'il n'y

avait pas d'os. Mais justement il y avait des os et ce qui est nécessaire pour marcher tout seul, c'est-à-dire un squelette. » Ce texte peut nous apprendre beaucoup sur la méthode de Lacan, sur celle qu'il veut nous transmettre. C'est « l'os » qui nous fait marcher qui nous fait avancer. C'est-à-dire ces points de butée qu'il y a à lire même dans un texte qui se présente comme un exposé, comme une argumentation philosophique. Ces points de butée ne sont pas seulement des points de contradiction, mais ce sont des « murs », des obstacles qui résistent à l'habileté dialectique et dont nous devons suivre les indications. C'est là que se trouve la rigueur du parcours de Lacan. Le parcours qu'il nous laisse à lire et à effectuer nous-mêmes, dans ces deux derniers séminaires consiste donc, me semble-t-il, à énumérer, et à nous faire énumérer — pour nous y habituer, pour nous plier à cet exercice — les trous du nœud borroméen, à les mettre en relation. Il nous dit en somme que nous n'avons affaire qu'à des bords, et non à des frontières, mais, comme il le dit dans *L'insu...*, à ce qui définit des trous, c'est-à-dire des dissymétries. L'imaginaire de la transmission se fait souvent selon l'héritage d'un objet plein à ras bord de significations. Ici, me semble-t-il, on nous y enseigne un parcours rigoureux qui met en relation un certain nombre de trous.

J'ai déjà abordé, à Chambéry, certaines questions qui concernent la suggestion, en particulier la suggestion maternelle, dans les rapports mère-fille. Quant à la position de l'analyste, elle devrait éviter la suggestion, car celle-ci est le plus souvent imagination de la consistance de la jouissance. La suggestion est toujours impérative, fondée sur une certaine unification, sur une certaine prise en masse, et cette masse — qui peut être le fait d'un seul ou de plusieurs — devient force d'intimidation. Lorsque je parlais de la suggestion maternelle, je la situais comme une manière perverse de *présenter*, et non de *représenter* à l'autre, à la fille par exemple, la jouissance; de la *présenter* comme la « substance jouissante » (expression que l'on trouve pourtant une fois dans le séminaire *Encore*), et non pas comme une étoffe (terme qui est aussi dans le séminaire *Encore*).

Et cette « substance jouissante » devient alors comme une masse qui enjoint de s'incorporer à elle, ou au moins de s'assimiler à elle.

Remarquons au passage que l'incorporation exigée est fondée sur une substantification de ce qui jouit. Enfin, cette injonction est tordue puisqu'elle n'invite pas vraiment, mais *présente* une jouissance à l'autre pour l'en exclure, pour lui en interdire l'accès, sans paroles, et sur le mode d'une évidence sans appel, pour ne lui permettre que l'abdication confuse vers un engoulement dans celle qui est mise en scène : « Je sais, je sais sur la jouissance qui est mon être, il faut jouir ainsi, mais les clés de ce savoir je les détiens ». Brutalité d'une mère ainsi disposée. Férocité, possible aussi, d'un analyste qui se comporterait avec son patient comme un « petit malin ».

Ce que j'ajouterais à ces remarques anciennes, c'est que la jouissance suggérée et par là interdite à l'autre, n'engendre qu'une autre jouissance. Il n'y a pas la coupure symbolique d'un interdit au-delà de la situation duelle qui fasse passer à un autre niveau. Lacan remarque en effet que la jouissance a ceci de caractéristique que l'on ne peut décider de s'en priver sans que cette privation, l'ascèse par exemple, ne soit la source d'une nouvelle jouissance. Ce que je n'avais pas assez dit, c'est qu'une mère qui *présente*, qui suggère l'immensité de sa jouissance en en privant sa fille, produit facilement une métamorphose de la jouissance de celle-ci en jouissance de *rien*, comme dans l'anorexie. L'anorexie est alors en exacte continuité plutôt qu'en rupture avec cette jouissance ainsi suggérée et de là tentaculaire. L'effet imaginaire qui se dit en termes de pouvoir tentaculaire et de voracité n'est peut-être que ceci : Lorsque la jouissance se fige en substance pour un sujet, elle devient suggestion et toute tentative de coupure dans ce *même/m'aime* est aussi vain qu'un coup d'épée dans l'eau car la jouissance ainsi suggérée renaît sans fin de ses cendres. La seule manière de sortir de là est sans doute le dire : « Y-a de l'Un ». Non pas de dire « je suis Un jouissant », mais d'oser l'énonciation fragile « Y-a de l'Un » et que cela suffise.

Remarquons ce qui nous semble être une avancée importante dans les derniers séminaires : L'Un du « Y-a de l'Un » y est saisi sur le mode de l'*Une-bévue*, et cela n'est sans doute pas sans importance. Car cela situe d'emblée la dimension inconsciente de, non pas cet Un, mais de cette énonciation « il y a de l'Un » faite après-coup, puisqu'elle est produite par un jeu de lecture sur les lettres de l'*Unbewusst* freudien. Cela fait surgir ce Un de la singularité d'une bévue,

comme de celle dont nous sommes dupes par les jeux de signifiants, les actes manqués, les oublis... etc. Dans *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, (8 mars 1977), Lacan explore cette dimension de l'Un : « L'idée même de réel comporte l'exclusion de tout sens. Ce n'est pour autant que le réel est vidé de sens, que nous pouvons un peu l'appréhender, ce qui évidemment me porte à ne même pas lui donner le sens de l'Un, mais il faut quand même bien se raccrocher quelque part, et cette logique de l'Un est bien ce qui reste, ce qui reste comme existence ». À ce point, Lacan avance sur des questions qui nous embarrassent fort, les distinctions et les liens entre conscience et inconscient. Mais surtout, cette traduction de l'*Unbewusst* en *Une-bévue*, nous épargne les apories de la négation qui ferait de l'inconscient un non-conscient. Pour reprendre la question de l'Un d'une manière qui rompt avec beaucoup de textes de philosophie, dans la mesure où dans l'*Une-bévue* l'unité n'est pas dissociable de la bévue et que l'*Une-bévue* « ça veut dire un achoppement, un trébuchement, un glissement de mot à mot » (10 mai 1977). Cela nous mène à un autre questionnement : « Bévue est bien le seul sens qui nous reste pour cette conscience. La conscience n'a pas d'autre support que de permettre une bévue. C'est bien inquiétant parce que cette conscience ressemble fort à l'Inconscient, puisque c'est lui qu'on dit responsable, responsable de toutes ces bévues qui nous font rêver ». (ibid.) Ce qui amène Lacan à dire que l'Inconscient est une « déduction supposée » : « Ce dont j'ai essayé de lui donner corps avec la création du Symbolique a très précisément ce destin que ça ne parvient pas à son destinataire. Comment se fait-il pourtant que ça s'énonce ? » (ibid.). Lacan répond alors à cette question en ne cessant pas d'élaborer l'articulation entre signifiant et lettre. Ce qui transforme parler en dire, sans qu'il y ait continuité, c'est la prise en compte de la lettre, et même, dans le texte d'un patient, dit-il, « le pied de la lettre », ce qui en indique « l'accrochage au sol » (ibid.). Peut-on dire qu'entre signifiant et lettre il y ait la dimension Autre ? C'est ce que nous pourrions induire de ces textes et cela nous pousse vers cette question que pose radicalement la psychanalyse et sur laquelle elle fonde son opération et parfois son efficacité : Qu'est-ce que symboliser ?

En tout cas, Lacan, dans ses derniers séminaires, nous guide vers cette question en remettant sur le métier l'ouvrage de toutes ses

formulations. Ainsi cette fulgurance sur le transfère et sur le « supposé-savoir » : « Le supposé-savoir, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? – Le supposé savoir lire autrement ». (*Le moment de conclure*, 10 janvier 1978). Cependant, dans la suite du texte, autrement est ce qui est produit par l'écriture S (A barré). Ce qui nous conduit à écrire que l'analyste est celui qui essaie de lire « Autrement », non pas autrement, ce qui signifierait une autre version, plus vraie ou plus étrange par exemple ; mais « Autrement », c'est-à-dire avec la marque de ce qui ne peut se tenir que d'une écriture, la dimension de l'Autre telle que Lacan la dépouille de métaphysique, en la barrant. « Autrement désigne un manque », dit-il encore, « C'est de manquer *Autrement* qu'il s'agit » (ibid.). Et nous nous autoriserons à mettre une majuscule à cet adverbe pour transcrire ce séminaire. De même nous écrivons, dans le séminaire du 20 décembre 1977 (ibid.) : « Dire est *Autre* chose que parler... L'analyste, lui, tranche. Ce qu'il dit est coupure, c'est-à-dire participe de l'écriture... Ni dans ce que dit l'analysant, ni dans ce que dit l'analyste, il y a autre chose qu'écriture... L'analyste tranche à lire ce qu'il en est de ce qu'il veut dire, si tant est que l'analyste sache ce que lui-même veut ».

162

Ces points étant posés, comment entendre ce que Lacan nous dit de la suggestion dans *Le moment de conclure* ? Elle ne se situe sans doute qu'en fonction de tout ce qui vient d'être dit sur cette position de l'écriture. C'est sur cette base que Lacan va faire pivoter tout ce qui peut être dit de la suggestion. À partir du renouvellement de la définition de l'inconscient : « L'inconscient, c'est ça, c'est qu'on a appris à parler et que de ce fait, on s'est laissé suggérer par le langage toutes sortes de choses ». (ibid. 10 janvier 1978). Il y a là un déplacement de tout ce que l'on a pu dire sur la suggestion, et de tout ce qu'il y a à éviter dans la position du psychanalyste. Ce déplacement pourrait d'ailleurs orienter nos interventions et permettre une coupure efficace sur la suggestion incluse dans la présentation perverse. Nous nous sommes tous laissés suggérer par le langage, dit Lacan, mais quoi donc ? Grâce à la mathématique, nous avons tenté d'imaginer le réel du symbolique, faisant donc le parcours des trouages du nœud borroméen dans le sens I.R.S. Pourquoi cet effort ?

Sans doute, nous indique Lacan, parce que « nous *avons* la suggestion que le Réel ne cesse pas de s'écrire. C'est bien par l'écriture que se produit le *forçage*. Ça s'écrit *tout de même* le réel. Car il faut le dire, comment le Réel apparaîtrait-il s'il ne s'écrivait pas ? » (ibid. 10 janvier 1978. C'est nous qui soulignons par les italiques). Nous arrivons alors à une position de la suggestion qui déborde la subjectivité singulière et le rapport à la jouissance de tel ou tel, mais qui fonde la condition de possibilité pour que la parole devienne un dire. Nous *avons* la suggestion que le Réel s'écrit *tout de même*. Mais quel est cet *avoir* singulier, qui n'est pas un « bien » et que nous lègue Lacan, à charge pour nous d'en écrire ? Le Réel s'écrit donc *tout de même*, bien qu'il ait été situé comme la limite impossible à toute formalisation sur ce qui, pour Lacan, en est le point vif, l'impossibilité d'inscrire comme tel le hiatus entre homme et femme, le hiatus du rapport sexuel comme tel. Mais ce que nous dit Lacan ici, c'est que nous le tentons *tout de même* parce que c'est là « l'os », prenez cela en latin ou en français, qui nous fait parler et dire en osant une écriture. Nous arrivons donc à un déplacement et à une radicalisation de la position de la suggestion : Elle serait première et fondée sur elle-même, sur le seul mouvement de son forçage, comme force de fiction. Voyons comment les choses se sont déplacées. La suggestion était — et est toujours — à proscrire parce qu'elle forçait la jouissance de l'analysant. Mais ici, il s'agit de penser la possibilité d'un lisible à quoi se dévouent l'analyste et l'analysant, la possibilité d'un lisible sans sacré, sans un Dieu écrivain. Et ce qui reste peut-être de la croyance en une écriture possible du Réel, ce n'est pas la croyance en une garantie, mais une suggestion, venue du langage que nous avons été habitués à parler, que le Réel puisse s'écrire, sans que nous sachions bien de quel point de cette habitude est apparue cette suggestion que nous *avons*. Dans *l'insu...* Lacan nous interroge et nous provoque sur la question de l'efficacité de la psychanalyse : « Est-ce que la psychanalyse opère, puisque de temps en temps elle opère, est-ce qu'elle opère par ce qu'on appelle *un effet de suggestion* ? Pour que l'effet de suggestion tienne, ça suppose que le langage *tienne* à ce qu'on appelle l'homme » (17 mai 1977). C'est dans ce « tenir » qu'est la difficulté, sans compter celle que pose le mot « homme » à propos duquel Lacan rappelle l'utilité des fictions, déjà théorisée par Bentham. Qu'est-ce qui *tient* à

l'homme? Terme qui évoque l'imagination de ce qui lui serait attaché. Lacan, dans le séminaire du 8 mai 1978 du *Moment de conclure*, après avoir montré qu'une coupure sur un tore doit se redoubler pour dégager une bande, une étoffe, ouvre donc de nouveaux enjeux pour ce qui spécifie l'acte de coupure fait par l'analyste. Ce qui prime ici, c'est l'étoffe dégagée, l'étoffe du nœud à trois ronds. Et pour cette écriture, il faut imaginer: « C'est quelque chose qui suppose l'emploi de ce que j'ai appelé l'Imaginaire. Ce que j'ai dit tout à l'heure, qu'il fallait, cette étoffe, que nous l'imaginions, nous *suggère* qu'il y a quelque chose de premier... quelque chose de premier dans le fait qu'il y ait des *tissus*... Ce qui est frappant, c'est justement ça, à savoir que le tissu, ça s'imagine seulement. Nous trouvons donc là quelque chose qui fait que ce qui passe pour s'imager le moins relève quand même de l'Imaginaire. Il faut dire que le tissu c'est pas facile à imaginer, puisque là ça se rencontre seulement dans la coupure... Si j'ai parlé du Symbolique, d'Imaginaire et de Réel, c'est bien parce que le Réel c'est le tissu. Alors comment l'imaginer ce tissu? Eh bien, c'est là précisément qu'est la béance entre l'Imaginaire et le Réel ». (C'est nous qui soulignons en italiques). Nous sommes arrivés à ce point où nous nous sommes laissés suggérer que ce qu'il y a de premier, pour aborder la possibilité même de la symbolisation, pour ce forçage possible par l'écriture, c'est l'imagination d'un tissu. C'est là la seule place que puisse prendre la suggestion dans notre pratique, une suggestion qui n'est pas nôtre mais qui nous est venue de langage et qui soutient notre audace à imaginer une écriture et donc une lisibilité du réel.

Prenons donc un extrait d'une séquence clinique en forme de fable, en forme d'apologue. Il s'agit d'une jeune patiente phobique qui a vécu un court moment d'anorexie. Elle exerce avec talent un art de l'image, mais avec des moments de découragement très grand où la page ne tient pas et elle non plus. Tout d'un coup,- et les déterminants de ces moments ne peuvent être trouvés qu'après-coup, si du moins

cela est possible, et il y faut un temps et pas seulement des considérations sur l'espace – elle admet qu'elle puisse penser à ses images, à ses dessins, à l'impact de ses inventions d'espaces comme à des variétés de fictions, ou mieux, comme nous le dit Lacan dans *L'insu...* en jouant sur le mot de vérité, des « varités ». De ce qui se dégage soudain comme une suite de « varités », elle peut prendre corps autrement que dans le collage à chacune des pages, comme à autant de murs contre lesquels elle se cognait ou trouvait parfois prises d'escalade. La suite de « varités » se détachait comme série une et ouvrait des réseaux sur ce qui n'était auparavant que mur plein, obstacle frontal. Aussitôt, elle se met à s'intéresser aux habits, non pas comme une hystérique le ferait, par souci de mascarade, mais pour, me semble-t-il, un jeu de plus en plus souple de plis entre le volume et la surface. D'ailleurs les habits ne sont pas vraiment sa préoccupation. Mais bien plutôt elle me montre ce qu'on lui a donné il y a longtemps et qu'elle vient de retrouver, un tissu chatoyant qu'elle porte comme une écharpe, mais surtout comme quelque texture qui est posée là, comme un oiseau devenu tout d'un coup familier, apprivoisé. Posé sur elle, ce tissu ployant est comme la surface même enfin tenue et saisie comme un tressage, comme une succession de nouages et de trous définis par ces nouages. Les plans de ses travaux d'images, de ses dessins, se situent alors en opposition avec ce tissu chatoyant qu'elle me montre, me déploie et m'explique, et qui est aussi le tissu de nos séances, rien d'autre en somme. Ces plis et ces déploiements de ce tissu vont reléguer les images planes au rang des accessoires seconds, les plans n'étant plus que les mises à-plat secondes de ces nœuds. Il n'y eut que cela lors de cette séance: Elle me montrait ce tissu, me disait qu'elle l'aimait, me disait qu'elle le touchait comme un « doudou » d'ailleurs on pourrait penser que le fameux objet transitionnel, le « doudou » tient sans doute sa magie de ce qu'il est tissu, avant tout. Elle me disait aussi qu'elle y « croyait » à cette étoffe et quelle lui suggérait toutes sortes de choses. Le temps s'était mis à se déployer comme son écharpe.